

XYZ. La revue de la nouvelle

Deux garnements au salon funéraire

Jean-Pierre April



Numéro 126, été 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/81882ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

April, J.-P. (2016). Deux garnements au salon funéraire. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (126), 55–59.

Deux garnements au salon funéraire

Jean-Pierre April

J'ÉTAIS en cinquième année du primaire, à l'école Sainte-Thérèse. Après la classe, je partais souvent avec mon copain Djépi Desfossés pour aller jouer au Monopoly chez son cousin et, surtout, sa si jolie cousine. Nous devions alors passer devant une maison particulière, mais qu'on ne remarquait plus : le salon funéraire de monsieur Houlais. Une fois, fort différente des autres, nous nous sommes arrêtés devant le funérarium, comme appelés par la mort qui émanait de cette maison. Une idée farfelue nous a traversé l'esprit, à tous les deux en même temps. Une façon de briser la routine, de déjouer la mort qui de temps à autre nous regardait passer en toute innocence.

La présence des macchabées, qui habitaient temporairement cette maison mystérieuse, avait fini par nous attirer. J'ai oublié ce qui avait bien pu nous figer devant cette maison funéraire, qu'on imaginait plutôt funeste. Je me souviens seulement que nous nous étions défiés mutuellement, du genre :

— T'es pas brave d'entrer dans le salon funéraire !

— Pis toi, t'es-tu brave ou tu veux juste me braver ?

— Si tu y vas, j'y vas avec toi.

— Es-tu fou ? Y a un mort d'exposé là-dedans.

— Espèce de mauviette ! Aurais-tu peur de rencontrer un mort ?

— Ben sûr que non. Un mort, c'est mort. Un cadavre, quand c'est ben embaumé, ça peut pas nous disputer, quand même ! Mais les autres, ceux qui se morfondent dans le salon, qu'est-ce qu'ils vont dire ?

— On va prier à deux genoux devant le cercueil. Ça fait qu'ils vont rien dire.

— Oui mais... tout d'un coup que le cadavre nous écoëure ! 55

— As-tu la chienne ?

— Un petit peu, ça se pourrait.

— *Good!* Quand qu'on a peur, c'est ben meilleur !

J'ai oublié qui disait quoi, je sais seulement que Djépi et moi, nous étions comme des frères, deux jumeaux dissemblables, toujours unis dans notre désir de découvrir, de provoquer, d'aller au-delà de notre quêtainerie quotidienne.

À force de nous relancer le défi, nous avons chassé nos craintes. Nous nous sommes convaincus que nous pouvions réussir notre mise en scène si nous manifestions le plus grand sérieux du monde. Le sérieux mortel du grand monde, ouais ! Il y avait de quoi se tordre de rire. Il fallait bien lâcher notre fou avant de pénétrer dans le salon du mort.

Nous étions donc entrés avec une expression de profond recueillement. Nous affichions une tristesse dont nous nous croyions à peine capables, et qui nous faisait rire par en dedans. Dès les premiers pas, nous avons été presque étourdis par le parfum des couronnes de fleurs et des madames endimanchées, joint à l'odeur fadasse des chandelles et à la fumée des cigarettes. Devant nous, rien que des étrangers, dévots, sinistres, soumis, comme s'ils attendaient leur tour de mourir. Aucun enfant, sauf nous, qui espérions passer pour des grands du secondaire.

Tous ont dirigé un regard morne dans notre direction, pour nous examiner avec une certaine suspicion. Puis, un brin animés, ils se sont regardés les uns les autres, un peu déstabilisés, sans comprendre pourquoi aucun d'entre eux ne semblait nous connaître.

Tout de même, tous reconnaissaient le mérite de notre piété : nous étions comme deux petits saints d'une si belle innocence, maigrichons et pâlots, têtes inclinées et mains jointes. Les madames en avaient chaud au cœur. Notre mine recueillie a fini par calmer la vague appréhension des monsieurs. Pour sûr, devaient-ils penser, aucun petit polisson ne songerait à se présenter dans un tel lieu pour troubler la paix d'un mort.

Mais personne n'en était persuadé. On se demandait 56 sûrement ce qui attirait ces deux écoliers anormalement

catholiques. Il faut dire que nous avons négligé un détail qui devait leur paraître incongru : nos sacs à dos d'écoliers, où étaient dessinés à l'encre de Chine le *CH* du Canadien, la face de Popeye, la coquille de Shell, des signes de piastre et des croix gammées. Un peu trop de croix gammées.

Saisis par la gravité répandue dans ce monde de torpeur, quelque peu dépassés par notre audace, nous nous sommes agenouillés devant leur macchabée. Un vieux monsieur au masque grave et cirieux, vraiment pas beau. Il semblait fâché par notre intrusion.

Djépi a fait un signe de croix à la sauvette et je l'ai imité, en espérant que le bon Dieu pardonne notre infamie. Pris au dépourvu, nous avons fait semblant de prier à voix basse. En fait, nous cherchions à occuper nos lèvres convulsées, chatouillées par une folle envie de rire.

Soudain, Djépi m'a donné un coup de coude, un peu fort, comme au hockey. L'air moins recueilli, en me regardant du coin de l'œil, il a pété. Plutôt fort.

Surpris par la qualité sonore de son sacrilège, j'ai failli m'esclaffer.

Près de nous, des gens avaient clairement entendu le *prout* bien perceptible. On se posait des questions, on murmurait fort, on était sur le point de s'offusquer.

Djépi et moi, on a fait mine d'être étonnés, presque éberlués, puis on a dirigé nos regards ahuris vers le bas du corps du mort. Pour faire croire aux spectateurs que le macchabée mal embaumé avait échappé un gaz.

Mais le rire qu'on étouffait nous ballonnait le ventre. On respirait comme des cornemuses. Nos joues gonflées chauffaient. Les épaules nous tressautaient sans arrêt. Le mort nous lançait des regards courroucés à travers ses paupières blafardes. Quand j'ai détourné les yeux, j'ai aperçu un monsieur sévère qui nous observait d'un air inquiet teinté de scepticisme. Teinté foncé.

Maudite marde ! C'était un policier : le père de Ti-Coin Côté. Il n'avait pas son habit de police, mais il conservait l'expression autoritaire propre à ses fonctions. Si Ti-Coin était 57

coincé, son père était tout le contraire. Je me disais qu'il devait sans doute reconnaître Djépi, qui aimait tant se moquer de son fiston quand il passait en bicycle devant leur maison. Par chance, Djépi était méconnaissable: il avait emprunté une face niaiseuse de servent de messe, le regard vide, les joues rentrées et le bec pincé. Il donnait l'impression d'être ailleurs, quelque part dans les limbes.

Monsieur Côté s'est approché, comme pour procéder à notre arrestation. Nous nous sommes dressés d'un trait. Debout, raides et tremblant par en dedans, on a regardé le gros homme sous son immense menton carré, qui s'est penché vers nous. Le policier s'est dérhumé avec autorité, puis, à voix basse, comme s'il ne voulait pas troubler la paix du macchabée, il nous a demandé qui on était.

On ne le savait plus !

En guise de réponse, on s'est regardés, penauds. Pour gagner du temps, Djépi a fait comme s'il ne comprenait pas sa question. Enfin, semblant peiné plus que nécessaire, il a baragouiné quelque chose dans un curieux charabia, semblable à une sorte d'espagnol inventé. (Il avait déjà entendu quelques bribes de l'original dans un film de Zorro.)

Décontenancé, le policier a dirigé son regard interrogateur vers moi. J'ai dû ajouter une réplique dans un espagnol très frelaté, en espérant que personne dans cette pièce ne parlait cette langue.

Tout aussi surpris que méfiant, le gros homme s'est rembruni, puis il s'est gratté la tête, et une idée forte a semblé faire son chemin là-dedans. Il nous a demandé de signer le registre des visiteurs, en le désignant d'une longue main exsangue, parce qu'on ne devait pas comprendre le français, bien sûr.

En rien désemparé, et même frondeur, Djépi a emprunté une attitude de vedette habituée aux autographes. Il a pris le stylo comme Zorro saisit son fleuret et, après l'avoir fait zigzaguer devant le cahier, il a signé quelque chose avec ostentation. Fier de lui, il m'a tendu le stylo comme on remet le

Moi, j'étais moins bon coureur. À vrai dire, je restais plutôt figé sur place. Je craignais que Djépi ait tracé un grand Z dans le cahier. J'ai dû regarder le registre comme si j'allais y signer mon arrestation. Et là, j'ai découvert le nouveau nom de mon ami :

Djepito Defo.

Ah bon ! Alors, d'une main tremblante de malice à peine contenue, j'ai inscrit ma signature dans le cahier :

Joselito Bobato.

Tandis que le policier, penché sur le cahier, se grattait la tête avec une intensité redoublée, nous sommes sortis en retenant un fou rire qui nous convulsait la gorge jusqu'au ventre. Une fois dehors, nous avons avalé une goulée d'air frais avant de nous esclaffer à nous en étouffer.

Sur le trottoir, une vieille madame nous a regardés d'un air renfrogné, muette de stupéfaction. On devait ressembler à deux fous furieux en train de s'échapper de l'asile. Son regard incrédule parlait pour elle : comment ces deux petits morveux pouvaient-ils jaillir d'un salon funéraire en hurlant de rire ?

En guise de réponse, Djépi l'a gratifiée d'une grimace de mort-vivant, louchant, reniflant, laissant glisser de côté une langue tremblotante. Et nous sommes partis à courir comme si la mort nous pourchassait.

Elle ne m'a pas rattrapé. Pas encore.